

## Alberto Manguel, Catherine Bush, Paul Quarrington

Hélène Rioux

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36647ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2007). Compte rendu de [Alberto Manguel, Catherine Bush, Paul Quarrington]. *Lettres québécoises*, (125), 31–32.



☆☆☆☆ 1/2

Alberto Manguel, *La bibliothèque, la nuit*  
(traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf), Arles/Montréal,  
Actes Sud/Leméac, 2006, 336 p., 37,95 \$.

# L'amour des livres



« Dans ma jeunesse téméraire, nous dit Alberto Manguel dans son avant-propos, quand mes amis rêvaient d'exploits héroïques dans les domaines des sciences et du droit, de la finance et de la politique nationale, je rêvais, moi, de devenir bibliothécaire. » (p. 17)

**S'**il ne l'est pas devenu à proprement parler, ajoute-t-il, il vit néanmoins entouré d'un nombre toujours croissant de livres auxquels il voue un amour infini.

Son plus récent ouvrage, *La bibliothèque, la nuit*, aborde en seize chapitres les différents aspects — un mythe, un ordre, un pouvoir, un cabinet de travail, une île, une demeure, etc. — de la bibliothèque.

Manguel éprouve pour les livres une passion authentique. « J'aime à imaginer que le lendemain de mon dernier jour nous nous désagrègerons ensemble, ma bibliothèque et moi, de sorte que même quand je ne serai plus, je serai encore en compagnie de mes livres. » (p. 45) Il nous parle avec le même bonheur du *Chien des Baskerville* de Conan Doyle que de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert. L'omniprésent Borges côtoie cordialement Proust et Montaigne, Eschyle et Machiavel, mais aussi Raymond Chandler et le comte Dracula. Dans la bibliothèque de Manguel, les livres de poche sont traités avec autant d'égards que les beaux livres reliés ou les anciennes collections Nelson.

On pourrait penser qu'un ouvrage de réflexion sur l'histoire et le sens de la bibliothèque risque d'être quelque chose d'aride à lire, de pour le moins désincarné. Au contraire, j'ai rarement lu un livre aussi incarné. L'histoire qui nous est ici racontée est passionnante, parce qu'elle est l'histoire d'une passion. En commençant par la première bibliothèque qu'il avait organisée à six ans dans sa chambre d'enfant, l'auteur nous entraîne entre autres vers la bibliothèque d'Alexandrie, celle du Vatican, de Bagdad, de Toronto, du ghetto de Theresienstadt. Nous visitons à sa suite la bibliothèque d'un empereur de Chine du III<sup>e</sup> siècle où les livres étaient classés en quatre grandes catégories auxquelles correspondaient quatre couleurs. Nous terminons comme il se doit le voyage par une incursion dans la Toile, cette bibliothèque virtuelle dont l'ambition est de tout contenir, et par les nouvelles réflexions qu'elle engendre. S'agirait-il d'une nouvelle version de la tour de Babel?

Manguel nous entretient des méthodes de classement et du casse-tête que ces choix représentent souvent. Tel roman sur Eva Perón, disons, doit-il se retrouver parmi les œuvres de fiction (ce qui semble nier sa valeur historique) ou parmi les ouvrages historiques (ce qui paraît maintenant nier ses qualités littéraires)? *Drame de chasse* de Tchekhov est-il un roman policier? Ces questions ne sont pas

futiles, puisqu'il s'agit bien, nous affirme Manguel, d'une tentative de mettre l'univers en ordre. Pourtant, nous dit-il encore, « toute organisation est arbitraire » (p. 50) et c'est ainsi que, dans différentes bibliothèques privées qu'il a visitées de par le monde, il a pu tomber sur *Le bateau ivre* classé dans « Navigation à voiles » ou *Le cru et le cuit* de Lévy-Strauss dans « Cuisine »!

Il y a donc la première bibliothèque de l'enfant à Buenos Aires et il y a la plus récente, que, à cinquante-six ans, Manguel aménage dans une ancienne grange, « quelque part au sud de la Loire ». Et il nous est facile de l'imaginer, la nuit, entouré de ses livres, qu'il contemple, consulte, classe et reclassé. Il nous en parle sans se lasser et de telle façon qu'on a aussitôt envie de les lire avec lui. Il nous parle de ceux qui manquent encore à sa collection, et de ceux dont il ne sait même pas s'ils existent, *Une histoire universelle des fantômes*, par exemple.

Illustré de nombreuses photos, parsemé de citations et de réminiscences littéraires ou historiques, *La bibliothèque, la nuit* est un pur enchantement de la première à la dernière ligne, un livre qu'on ne se lasse pas de lire, merveilleusement servi par l'impeccable traduction de Christine Le Bœuf.

À propos de ces évocations dont Manguel émaille son récit, voici ma préférée, tirée de Borges. À l'instar de Bouvard et de Pécuchet, un de ses personnages avait entrepris « la compilation d'une encyclopédie universelle si complète que rien au monde n'en serait exclu. À la fin, tels ses prédécesseurs français, il échoue dans sa tentative, mais pas entièrement. [...] Il s'en va faire un tour en ville. Il voit des murs de briques, des gens ordinaires, des maisons, une rivière, la place du marché, et il comprend qu'en un sens toutes ces choses sont son œuvre. Il se rend compte que son projet n'était pas impossible mais seulement redondant. L'encyclopédie mondiale, la bibliothèque universelle existe, et c'est le monde même. » (p. 88)

☆☆☆☆

Catherine Bush, *Les règles d'engagement*  
(traduit de l'anglais par Stéphane Brault),  
Montréal, Triptyque, 2006, 360 p., 24 \$.

## Un regard sur la violence

**Arcadia Hearne, une Torontoise, fille d'un ingénieur en sciences nucléaires, dirige à Londres un centre de recherche sur les différents types d'intervention dans les conflits armés de la fin du xx<sup>e</sup> siècle.**

**E**lle s'intéresse particulièrement à « l'intervention militaire comme caractéristique distinctive » de ces conflits. « J'étudie la guerre, dit-elle. Je suis chercheuse, théoricienne. Je possède un diplôme en études sur la guerre, et j'aime la franchise de ce titre. » (p. 23) Ce qui ne l'empêche pas de porter des jupes longues, des bottes à talons hauts, d'appliquer du rouge sur ses



lèvres. Quand on s'étonne de la voir s'intéresser à un tel sujet — sous-entendu, un sujet masculin —, elle répond: « J'aime mieux faire face à ces choses que de regarder ailleurs. » (p. 24) On se demande pourtant si elle y fait vraiment face. Ne serait-ce pas plutôt le contraire, et ses études sur la violence ne serviraient-elles pas, de façon paradoxale, à la protéger de ce qu'est vraiment la violence?



CATHERINE BUSH

Elle a fui le Canada, rompu tous les ponts. Au début du roman, elle nous paraît froide, fermée, voire austère, sans doute efficace dans son travail mais totalement dénuée de compassion. Elle est un regard, point à la ligne. Dans l'autobus qui l'amène à son bureau, par exemple, elle se demande, en observant les passagers, « de quelle forme de violence chacun était capable, et quel était le pire geste qu'ils avaient posé jusqu'à présent au cours de leur vie » (p. 9). Chez elle, son bureau, qu'elle appelle son « petit cocon blanc », lui sert de refuge. Des cartes « parsemées d'épingles correspondant aux déplacements incessants des frontières sur la planète » (p. 21) couvrent les murs. Sur les étagères, les livres s'intitulent *Massacre*, *L'art de la guerre* ou *Les origines de la guerre*.



Elle a des aventures éphémères avec des hommes qu'elle croise dans le cadre de ses fonctions. Elle ne s'engage jamais.

De passage à Londres, sa sœur Lux lui demande de livrer pour elle un paquet à une réfugiée somalienne. Cette mission lui fera rencontrer Amir, un immigrant iranien aux activités un peu nébuleuses. L'armure d'Arcadia commencera à se fissurer.

Son passé, un passé qu'elle a mis tant de soin à occulter, lui revient par vagues. Elle retournera à Toronto pour y faire face et régler ce qui avait été laissé en suspens.

*Les règles d'engagement* posent sur la violence, surtout telle qu'elle nous est trop

souvent présentée aux actualités télévisées — statistiques, nombre de victimes, etc. —, un regard neuf, original, à la fois intelligent et sensible. Ce n'est pas incompatible.

Un excellent roman, et une traduction irréprochable.

☆☆☆ 1/2

Paul Quarrington, *L'œil de Claire* (traduit de l'anglais par Sophie Voillot), Québec, Alto, 2006, 336 p., 27,95 \$.

## La recherche de sensations fortes

**Certaines personnes s'adonnent au saut à l'élastique ; d'autres cherchent à atteindre le sommet de monts inaccessibles ou traversent l'océan en solitaire sur un voilier.**

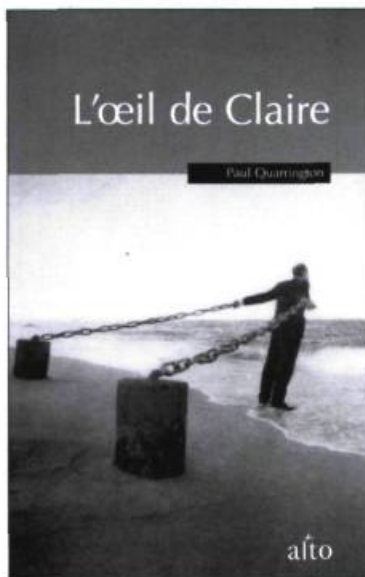
À chacun son absolu, à chacun sa quête. Certains chassent les ouragans : ce sont quelques-uns de ces oiseaux bizarres que Paul Quarrington nous présente dans son roman *L'œil de Claire*.

Nous sommes à Dampier Cay, un ancien repaire de pirates, quelque part au sud de la Jamaïque. C'est un lieu perdu, offrant peu de distractions aux rares touristes qui s'y aventurent. Quand l'histoire commence, un petit groupe vient pourtant de débarquer sur l'île. Il y a Jimmy Newton, un authentique « chasseur » pour qui la poursuite des ouragans constitue le sens même de sa quête. Il est convaincu que Claire sera une tempête digne de ce nom et meurt d'envie de s'y mesurer. Pour Beverly et Caldwell, deux autres membres du groupe, c'est autre chose : leur passé recèle une perte, et la douleur est si intense qu'on dirait que seule la clameur de l'ouragan peut à la fois s'y comparer et la faire taire. Nous



PAUL QUARRINGTON

apprendrons peu à peu, par bribes, ce qui a brisé leur vie. Il y a aussi Sorvig et Gail, deux jeunes filles grassouillettes qui ne connaissent rien aux ouragans et ne veulent rien en connaître. Elles sont venues à Dampier Cay par hasard — une destination soleil comme une autre, elles avaient vu un dépliant à l'agence de voyages —, croyant qu'elles passeraient une semaine de vacances dans un genre de club Med avec bronzage, beaux gars, salsa. Pour elles, il n'y a pas vraiment de quête.



Tout ce monde se retrouve au Bord-de-l'eau, l'hôtel appartenant à Polly et où travaillent Maywell Hope, un pirate au cœur pur, et Lester, un prédicateur, inventeur de psaumes. Voilà qui complète la galerie des personnages. Ils sont tous attachants — même les deux filles un peu bébêtes —, ils sont pathétiques, parfois drôles, capables de grandeur, terriblement humains.

Et puis, Claire, l'ouragan digne de ce nom, fond sur eux. Qui sera emporté? Qui sera sauvé?

Une excellente observation du genre humain en temps de crise.

Un tout petit bémol cependant : la traduction de Sophie Voillot m'a parfois semblé peu convaincante, manquant de fluidité. À quelques reprises — je pense notamment à la scène d'amour incroyablement laborieuse entre Caldwell et Beverly —, je me suis surprise à me demander ce que ça pouvait bien donner en anglais. C'est toujours un mauvais signe quand le lecteur se pose ce genre de question. Il n'en demeure pas moins que *L'œil de Claire* est un très bon roman, tout à fait étonnant.